

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXV

(VOL. V DE LA DEUXIÈME SÉRIE)

No 6

Chicoutimi, Juin 1898

Directeur-Propriétaire: l'abbé V.-A. Huard

FORÊTS ET VERGERS

A la date où nous écrivons (16 juin), il nous revient de divers endroits du Saguenay que nos prévisions de l'an dernier ne se réalisent que trop. Les chenilles du *Clisiocampa*, dont nous avons parlé plusieurs fois, sont à l'œuvre un peu partout, détruisant la verdure de nos forêts. On redoute même, en plus d'une localité, que ces insectes ne descendent dans les champs cultivés, où elles causeraient des dommages bien autrement lamentables. Car, dans les forêts, leurs attaques ne peuvent que ralentir un peu le mouvement de la végétation et ne sauraient faire périr les arbres qui pousseront, après leur disparition, de nouvelles feuilles. Dans une quinzaine, ces chenilles passeront à l'état de chrysalide ; et nous serons quittes pour cette année.

Nous voyons par les journaux que dans plusieurs endroits de la Province on se plaint aussi des ravages causés sur les arbres par d'innombrables chenilles. Il s'agit encore, croyons-nous, des chenilles du *Clisiocampe*. Et comme elles s'attaquent de préférence aux arbres fruitiers, lesquels exis-

tent dans ces autres régions, le dommage qu'elles y causeront probablement aura beaucoup plus d'importance.

Ce fléau des chenilles nous est venu, cette année, bien plus tôt qu'en 1897, parce que le printemps de 1898 a été beaucoup plus hâtif.

L'ABBÉ PROVANCHER

(Continué de la page 56)

En septembre 1858, M. Provancher écrivait ce qui suit dans la préface de son *Traité élémentaire de Botanique*.

“ Si nos occupations nous permettaient de consacrer plus de temps à l'étude que nous avons entreprise des plantes de notre pays, peut-être pourrions-nous assez prochainement publier le résultat de nos recherches en jetant les bases d'une Flore Canadienne.”

“ Assez prochainement ”... Il ne faut jamais prendre trop au pied de la lettre les promesses des auteurs ou des journalistes, ni, comme on sait, des imprimeurs, ni même des tailleurs. Toujours est-il que, le 15 septembre 1859, la révérende Mère Saint-Cyprien, supérieure des religieuses de Jésus-Marie, du couvent de Saint-Joseph de Lévis, écrivant à l'auteur du *Traité de botanique*, crut devoir lui rappeler l'espèce d'engagement qu'il avait pris l'année précédente. “ Je vous prierais, lui dit-elle, de mettre à exécution ce que vous laissez tant soit peu entrevoir dans votre préface (du *Traité élémentaire de Botanique*), c'est-à-dire de faire une Flore canadienne. Alors la science de la botanique ne serait qu'un amusement pour les élèves ; et vous en faciliteriez beaucoup l'enseignement aux maîtresses. Veuillez donc y songer, monsieur le Curé. Je souhaite de tout mon cœur que vos graves occupations vous permettent à la longue d'exécuter un si beau projet.”

Il y avait alors à peine quatre ans qu'un rameau de la pieuse Congrégation de Jésus-Marie, se détachant de la maison mère de Lyon, avait traversé l'océan Atlantique et avait d'abord pris racine à Saint-Joseph de Lévis. Dès ces premiers temps, l'aimable science de la botanique avait créé des relations entre M. Provancher et les Sœurs de Jésus-Marie, lesquelles se continuèrent jusqu'à la mort de notre savant canadien. J'eus deux fois le plaisir d'accompagner mon vénérable ami dans des visites aux couvents de Saint-Joseph de Lévis et de Sillery, et de constater la respectueuse admiration dont il y était l'objet. On savait aussi profiter de l'occasion, et l'on ne laissait pas partir le savant sans lui demander quelque éclaircissement sur un point obscur de la physiologie végétale ou sur le classement d'une plante dans tel ou tel genre ou espèce.

Je ne sais pas quelle réponse reçut la Mère Saint-Cyprien du botaniste de Saint-Joachim. En tout cas, en 1859, elle en avait encore pour des années à attendre la publication de la Flore canadienne. C'est qu'il faut un bien autre travail pour préparer un in-octavo de huit ou neuf cents pages sur un sujet scientifique que pour composer quelque vaste roman d'une pareille étendue. Je dirai même que ce n'est rien d'écrire de l'histoire, quelque quantité de documents qu'il ait fallu préalablement compulser, en comparaison de ce qu'il faut d'études et de recherches pour la préparation d'un volume de classification scientifique. Sans doute, comme il l'a dit dans la préface de la Flore, l'abbé Provancher s'aida des travaux des botanistes des États-Unis, pays dont une partie au moins se rapproche beaucoup du nôtre dans le domaine végétal ; mais encore fallait-il contrôler le témoignage de ces savants, comparer avec les siennes leurs observations, en un mot " retrancher, ajouter, corriger," suivant ses propres expressions.

Du reste, puisque l'occasion s'en présente naturellement ici, il vaut autant citer tout le passage où l'abbé Pro-

vancher rend hommage à ceux qui lui ont été utiles dans la préparation de son œuvre :

“Nous mentionnerons d’abord comme ayant droit à notre reconnaissance et à nos remerciements, Aug. Delisle, écuyer, notaire, de Montréal, pour une foule de remarques intéressantes sur les plantes des lieux environnant cette cité. Puis Son Honneur le Juge Roy, de la Malbaie, résidant ci-devant à Chicoutimi, pour une liste de plantes de ces deux localités et des lieux circonvoisins. Bien que nous ayons visité nous-même ces différentes localités, les notes fournies par ces savants amis ne nous ont pas peu servi pour indiquer un lieu précis pour chaque plante, et pour combler des lacunes auxquelles ne pouvaient manquer de donner lieu des visites trop rares ou trop promptement faites. Nous avons été aussi heureux de recueillir de la bouche de Sa Grandeur Mgr Horan, évêque de Kingston, et de M. l’abbé Ferland, professeur à l’Université Laval, plusieurs renseignements utiles sur les plantes qu’ils avaient rencontrées dans leurs pérégrinations, le premier à travers les forêts du Haut-Canada, et le second sur nos côtes labradoriennes. Pour le reste nous nous sommes servi de quelques rares articles de journaux canadiens et des ouvrages des botanistes américains Torrey, Gray, Nuttall, Wood, Carey, Flint, Sullivant, Browne, et de la *Flora Borcali Americana* de Sir W. Walker Hooker, de celles de Michaux, Pursh, etc., retranchant, ajoutant, corrigeant, etc., suivant que nos observations et la confrontation avec des spécimens vivants ou pris dans notre herbier nous suggéraient de faire.”

Notre auteur a bien sujet de mentionner ses observations personnelles : car on ne saurait traiter des végétaux d’une contrée seulement d’après ce qu’en ont dit les écrivains d’un pays voisin et sans les avoir étudiés soi-même assez sérieusement. Aussi se croit-il en position d’affirmer qu’on trouvera ses descriptions “beaucoup plus exactes que celles de ces divers auteurs,” dont “la plupart ont décrit les plantes du

Canada sans avoir jamais mis les pieds en ce pays ; or (poursuit-il) personne n'ignore que les mêmes plantes peuvent affecter des formes, une taille, des nuances différentes suivant les climats qu'elles habitent." Dès son enfance, qui se passa à la campagne comme à peu près toute sa vie, M. Provancher avait eu l'œil ouvert sur les productions naturelles du pays ; doué d'un rare esprit d'observation et d'une mémoire fort heureuse, on peut dire que rien de ce qu'il avait vu ne se perdait. Puis, durant les trois ou quatre années où il s'occupa plus prochainement de la composition de son ouvrage, il dut évidemment redoubler d'attention pour faire plus ample connaissance avec le règne végétal du Canada. En un mot, il utilisa tous les changements de résidence qui lui furent imposés par les circonstances.

En effet, il se trouva assez bien préparé pour parler avec connaissance de cause au moins des plantes des diverses parties de la province de Québec, ou plutôt du Bas-Canada, comme on disait alors. Elevé dans le district de Nicolet, il résida ensuite à la Beauce, sur la rive sud du Saint-Laurent inférieur, sur la Côte de Beauré, et enfin dans la région de Portneuf. Il faut aussi compter avec les voyages qu'il eut occasion de faire et dont il ne manqua pas de tirer parti pour le but qu'il poursuivait. C'est ainsi qu'en 1861 il visita pour la première fois le Saguenay et le lac Saint-Jean, — excursion qu'il raconta, vers le milieu de septembre, sur un journal de Québec, que je crois être le *Courrier du Canada*. Il se rendit aussi dans le Haut-Canada, à une époque que je ne puis préciser ; parlant d'une variété de l'Achillée millefeuille, il peut écrire dans la *Flore* : " Nous avons rencontré de magnifiques individus de cette variété dans les chemins avoisinant l'université de Toronto." Il y a assez de localités mentionnées dans le cours de la *Flore* comme habitat de telles ou telles espèces de plantes, pour juger que la plupart du temps il devait en parler d'après ses propres observations. Enfin, moi qui, pendant les vingt dernières années de sa vie,

l'ai si souvent accompagné en divers voyages, je puis rendre témoignage de l'ardeur infatigable qu'il mettait sans cesse à parcourir les champs et les bois à la poursuite des spécimens du monde entomologique, qui absorbait en ce temps toute son attention. Quel ne devait donc pas être son zèle pour l'étude du monde végétal, lorsqu'il était beaucoup plus jeune, et que le dessein qu'il travaillait à réaliser lui faisait une nécessité de se renseigner le plus qu'il était possible ?

(*A suivre.*)

V.-A. H.

Excursion en Egypte

De Marseille à Alexandrie

(Continué de la page 75)

“Parmi les Ténébrionides, les Piméliés, les Tentyries, les Eradies, dépourvus d'ailes et incapables de se porter à longue distance et, du reste, attachés aux localités arides et sablonneuses, dominant par le nombre des espèces au Maroc, en Algérie et en Espagne. Certains représentants de ces genres se trouvent à la fois en Corse, en Sardaigne, en Sicile et probablement en Tunisie. Plusieurs ne se rencontrent que sur les côtes du bassin oriental de la Méditerranée. Au genre *Asida*, qui est de la même famille, s'appliquent les mêmes observations; mais la prédominance de ses représentants en Espagne, au Maroc et en Algérie est encore plus prononcée.

“ Il est un genre de Coléoptères des plus étranges par la configuration des antennes, celui des *Paussus*, dont les espèces appartiennent, en général, à l'Afrique et aux Indes :

orientales. A la grande surprise des naturalistes, on en découvrit une petite espèce aux environs de Tanger (*Pausus Favieri*); l'insecte a été trouvé depuis en Algérie, dans l'Espagne méridionale et en Provence. Une espèce voisine est en Grèce et en Anatolie. Un type bien caractéristique, le plus gros des Carabes, les Procères (*Procerus scabrosus*, etc.) sont en Grèce, en Turquie, en Syrie, dans l'Asie mineure et en Crimée. Une espèce (*P. gigas*) se trouve à l'orient de l'Adriatique, dans la Carniole et l'Illyrie.

“ Il faut, de même que des oiseaux, toujours se défier des Lépidoptères, qui ont des ailes capables de les transporter au loin ; cependant voici les Thais qui demeurent attachés à la région méditerranéenne. La plus commune (*Thais rumina*) se rencontre sur le littoral de l'Afrique et dans l'Espagne, la Provence, la Grèce, la Crimée. Une autre espèce (*T. cerisyi*), ainsi qu'un type très particulier (*Doritis appolina*), demeure exclusivement dans les contrées orientales, la Grèce, l'Archipel, la Syrie, l'Asie mineure, le Bas-Danube.” (*Comptus rendus*, t. CXIII, 1047, de l'Ac. des Sciences.)

Tels sont les faits dont M. Blanchard a conclu que, sur l'immense périmètre de la Méditerranée, la faune comme la flore offrent un même caractère général, tandis qu'à faible distance, dès les premiers reliefs du sol, ce caractère cesse d'exister. Il s'ensuit que si la Méditerranée n'existait pas, un naturaliste observateur passerait de l'Afrique en Europe sans s'en apercevoir. Car si quelques différences dans la flore et dans la faune se manifestent dans le sens de la longitude quand on va de l'ouest à l'est, ces différences cessent ou sont peu sensibles dans le sens de la latitude du sud au nord.

Or comme, d'une part, des obstacles très médiocres s'opposent à la dissémination d'une foule de végétaux et d'animaux, et que, d'autre part, la Méditerranée constitue un obstacle absolument infranchissable pour la plupart des êtres, il est donc permis de tirer, des considérations qui précèdent sur la faune et la flore de la région méditerranéenne, la

preuve irrécusable que la Méditerranée s'est ouverte dans l'âge actuel de la terre, les animaux et les plantes que nous observons sur ses rivages étant dans les mêmes conditions que celles où ils se trouvent de nos jours. Ces conclusions de M. Blanchard trouvent une éclatante confirmation dans les découvertes faites pendant la campagne du *Travailleur*. Ces découvertes ont démontré que la Méditerranée est pauvrement habitée dans les abîmes. D'après M. Blanchard, cette misère de la faune peut être attribuée aux conditions d'existence uniformes ou ingrates ; mais il est reconnu que la Méditerranée, dans ses profondeurs, n'a pas d'espèces qui lui soient propres ; celles qu'on y rencontre sont toutes venues de l'Océan. Il est de la plus grande probabilité que la faune littorale sera l'objet d'une remarque analogue, le jour où des investigations seront poursuivies sur les côtes du Maroc, du Portugal et de l'Espagne. Les cétacés qui fréquentent la Méditerranée abondent dans l'Atlantique.

M. Blanchard conclut ainsi : " Durant les âges géologiques, il y eut certainement une mer intérieure qui, selon toute apparence, s'ouvrait du côté de l'orient ; cette mer a disparu. Pendant la période actuelle du monde, à une date ancienne, selon l'histoire des hommes, récente selon l'histoire du globe, par suite d'un affaissement du sol, un vaste bassin s'est constitué et, du côté de l'occident, les eaux de l'Atlantique y ont fait irruption."

Ces conclusions ont amené une discussion fort intéressante, une sorte de tournoi scientifique. MM. A. Milne Edwards, Daubrée et Flebert sont successivement entrés dans la lice, les uns pour appuyer ou expliquer, un autre pour combattre les idées de M. Blanchard.

Il en ressort que la Méditerranée n'a pas toujours été ce qu'elle est de nos jours. Dès l'époque jurassique, une mer occupait cet emplacement. On la retrouve à la période crétacée et dans les temps tertiaires. Mais comme à cette dernière époque on voit des dépôts saumâtres et lacustres bien

caractérisés succéder à des formations marines, on est bien forcé d'admettre un exhaussement lent et progressif du bassin méditerranéen.

Il y a mieux. A ces couches lacustres ont succédé des argiles, des graviers et des conglomérats où se trouvent ces débris de mammifères dont M. Albert Gaudry a rétabli les types enfouis en Grèce, à Pikermi et au mont Leberon, dans le département de Vaucluse. C'est parmi ces mammifères que vivait l'Hipparion que les évolutionnistes considèrent comme l'ancêtre immédiat du cheval. L'Hipparion se distinguait par ses membres terminés par trois doigts, et non par un seul comme notre solipède. Il est probable qu'à cette époque une notable partie de la mer Méditerranée était émergée.

Puis est survenue la mer pliocène avec ses dépôts marins au-dessus desquels se sont déposés plus tard des conglomérats à galets roulés, dans lesquels abondent les mastodontes et l'*Elephas meridionalis*. C'est donc encore une nouvelle faune terrestre qui, à son tour, a été ruinée par la mer quaternaire dont les sédiments ont recouvert le terrain pliocène. L'histoire de la Méditerranée possède donc un intérêt réel.

La campagne de l'avisoir le *Travailleur*, à laquelle j'ai fait allusion plus haut, a été entreprise en 1881, dans le but d'explorer le fond de la Méditerranée au point de vue des êtres vivants qui peuplent ses couches profondes.

16 MARS.—Le beau temps continue, aussi les heures passent vite. Un des passagers, qui habite depuis plusieurs années le Caire, a causé longuement avec nous ce matin, et nous a donné bien des renseignements intéressants et qui peuvent nous être utiles. Les officiers du bord sont toujours très complaisants et nous donnent tous les détails sur la marche du navire et sur les contrées du Levant que nous devons visiter. Nous avons aussi fait la connaissance d'un naturaliste anglais, M. Fl.-A. Flurst, esq., qui a déjà fait plu-

sieurs voyages en Egypte, et a étudié le pays au point de vue botanique ; il a eu la bonté de me donner un exemplaire de son ouvrage, publié en 1878 et 1880, et je compte bien l'utiliser pendant mon séjour en Egypte.

Nous arrivons devant Alexandrie. Il est onze heures du soir ; mais comme les passes de l'entrée du port sont difficiles, nous ne pourrions y entrer que demain matin.

17 MARS.—Nous pénétrons dans le port sur les six heures, après avoir louvoyé une partie de la nuit aux alentours de la passe qui est fort dangereuse, et qu'il n'est permis d'aborder qu'en plein jour avec l'aide d'un pilote du pays. La côte d'Egypte se présente sous l'aspect d'une longue bande de sable qui dépasse à peine la surface des flots. Peu à peu le décor se dessine, sur un fond orange et pourpre, dans le plus beau lever de soleil qu'il soit possible de voir. On distingue d'abord le phare, puis le palais de Raz-el-Tia, résidence d'été du vice-roi, puis la masse du palais ruiné d'Abbas-Pacha, puis la colonne de Pompée, enfin une rangée de moulins à vent. Sauf quelques palmiers, ce spectacle n'a rien de très oriental.

Une quantité de barques s'approchent du navire, montées par des équipages dans tous les costumes et portant sur leur peau les nuances les plus variées, depuis le blanc jusqu'au noir d'ébène. Chaque passager, chaque bagage, est saisi par quarante mains à la fois ; ce sont des cris, des hurlements, des disputes, des gourmandises à donner le vertige. Heureusement prévenus par l'un de nos compatriotes, qui a fait plusieurs fois ce voyage, nous laissâmes, mon ami et moi, nos bagages dans nos cabines ; et ce ne fut que lorsque ce tumulte se fut calmé par le départ du plus grand nombre des passagers, que nous nous rendîmes tranquillement à terre sur une barque restée près du navire, et à sept heures nous étions à l'hôtel de l'Isthme-de-Suez.

(*A suivre.*)

E. GASNAUT.

Géologie du Saguenay

Isle Ste-Hélène, Lac St-Jean, 14 juin 1898.

Monsieur le Directeur,

J'ai à satisfaire le désir d'un lecteur du *Naturaliste*, qui signe *Un Curieux*, nous demandant de "vouloir bien préciser l'époque géologique pendant laquelle s'est produite la gigantesque fissure du Saguenay".

Pour ne pas donner à sa curiosité bien légitime une trop forte tension, laissons un instant les mancherons de la charrue pour lui faire savoir par votre entremise, mon cher Directeur, que la réponse à cette question se trouve, pour ainsi dire, en toutes lettres dans les notes mêmes sur le cataclysme saguenayen qui a été la cause de cette fissure dont parle monsieur..

Ces notes ont été publiées dans le *Naturaliste canadien*, Vol. XXIII, Nos 1 & 2, pages 4, 5, 6, 7, 8 et 17, 18, 19, janv. et fév. 1896.

"Je me figure", dit-il, "que la réponse à cette question doit être plus facile que de prouver l'existence de la houille dans le bassin du lac St-Jean."

Quant à cette "figuration", c'est bien elle qui l'induit en erreur : car l'existence de la houille dans la vallée du lac St-Jean y a été constatée il y a plus d'un quart de siècle ; et les échantillons qui l'ont révélée alors étaient fort admirés, et se passaient de mains en mains, d'une concession à l'autre, pour satisfaire les plus curieux.

A cette époque, monsieur n'était pas du Saguenay, je présume.

P.-H. DUMAIS.

P. S.—Après mes semailles, j'aurai plus de loisir pour reprendre notre étude du bassin du lac St-Jean, toucher à

sa géologie à notre point de vue, bien entendu, et voir si les ressources que nous y entrevoyons, malgré tout, peuvent, *sans incongruité*, s'y trouver et en valeur appréciable.

P.-H. D.

Nouvelles du "Concilium Bibliographicum" international

Dans notre livraison du mois de février nous avons publié un article sur le Bureau bibliographique de Zürich (Suisse). Une erreur commise dans cet article nous a valu la communication suivante de M. le directeur de ce Bureau, que nous publions avec grand plaisir.

Zürich-Oberstrass, 2 avril 1898.

Monsieur le Directeur,

Je viens de recevoir votre article sur le "Concilium" et je vous prie d'agréer mes remerciements bien sincères pour les vœux que vous faites à notre égard. Je prends la liberté pourtant de vous signaler une petite erreur qui s'est glissée dans vos observations. Vous écrivez : "l'acquisition des séries de fiches n'est guère à la portée des simples particuliers". Ce renseignement est sans doute exact, en ce qui concerne la série entière ; mais nous avons des combinaisons qui se vendent à partir de 50 centimes. Les fiches publiées jusqu'ici sur les Hyménoptères coûtent près de \$1.65; ce groupe est une bonne moyenne. Les Coléoptères coûtent davantage. Les Orthoptères moins.—Je vous adresserai, un de ces jours-ci, un exemplaire de notre table de classification qui va paraître.

Avec des salutations à l'occasion de vos "Noces d'argent."

Votre tout dévoué,

HERBERT HAVILAND FIELD.

Nous avons effectivement reçu, depuis, le *Conspec-*

tus methodicus des séries de fiches qui ont été publiées jusqu'à présent. Elles comprennent la Paléontologie, la Zoologie générale, la Distribution géographique, les Invertébrés et les Vertébrés. Et nous constatons que l'on peut ne souscrire qu'à l'une des séries de fiches, comprenant tout ce qui en est paru sur un sujet déterminé, ou bien ce qui en est publié dans une seule année. Cela est tout à l'avantage des spécialistes, et leur permet de se renseigner sur les seules publications qui se rapportent à leurs études.

Pour nous, nous nous incrivons—le premier en Canada—comme souscripteur du Bureau bibliographique, pour les séries de fiches relatives aux Mollusques, aux Diptères et aux Lépidoptères, qui d'ici à quelques années attireront davantage notre attention.

REMEDE PRATIQUE CONTRE LES CHENILLES DU GROSEILLIER ET DU GADELLIER

“ Un horticulteur anglais indique, dans le *Cottage Gardening*, le procédé suivant qu'il a adopté et dont il est satisfait. Il consiste tout simplement à saupoudrer les parties inférieures des arbustes avec un mélange de suie et de chaux en lançant la poudre de bas en haut ; on emploie la chaux et la suie en quantités égales. L'opération doit se faire à une ou deux reprises.”

(Du *Journal d'Agriculture et d'Horticulture*)

LES PIQUES D'ABEILLES

L'an dernier nous avons publié quelques communica-

tions de certains de nos lecteurs, qui témoignaient avoir acquis l'immunité contre le venin des moustiques.

Voici maintenant que l'on peut s'habituer au venin des abeilles ! Nous en voyons la nouvelle dans le *Cosmos* du 21 mai dernier, où l'on donne [d'après la *Nature*, de Londres] les résultats d'une enquête à laquelle s'est livré, sur ce sujet, le Dr Lauger. Une courte citation renseignera suffisamment là-dessus :

“ 144 apiculteurs se déclarent réfractaires au venin de l'abeille ; dans le nombre, il y en a 9 chez lesquels cette immunité est naturelle. 26 n'ont jamais pu l'acquérir.

“ Quand on ne possède pas naturellement l'immunité, le nombre de piqûres à la suite desquelles on l'obtient varie considérablement ; trente suffisent quelquefois, tandis que, pour d'autres personnes, il en faut jusqu'à cent pour accoutumer l'organisme au poison.”

Après tout cela, on peut se demander s'il est possible d'acquérir l'immunité contre les piqûres des parasites humains : poux, puces, punaises. Seulement, personne n'osera dire au public son expérience personnelle. Il faudra, pour le savoir, qu'un entomologiste se dévoue pour la science. On demande des gens capables d'héroïsme !

PUBLICATIONS REÇUES

— *Anales del Musco Nacional de Montevideo*, Tomo II, Fasc. 8. Cette livraison contient les six premières familles de la *Flore de l'Uruguay*, par le Prof. Arechavaleta, directeur du Musée.

— *Guide officiel du Klondike*, Ogilvie, Toronto, 1898. Grand in-80 de 164 pages, illustré d'un grand nombre de photogravures et d'une carte du Canada occidental.

—*Transactions of the Canadian Institute*, Vol. V, Part 2. Très bien illustré, ce volume renferme de précieux mémoires sur divers sujets scientifiques concernant l'Amérique.

—*Bibliography of the more important contributions to american Economic Entomology*. Part VI. 1898. Brochure de 274 pages, où l'on trouve indiqués, par ordre alphabétique des noms d'auteurs et par une seconde liste alphabétique des sujets, les plus importants ouvrages et mémoires, publiés séparément ou dans les diverses revues, de juin 1888 à déc. 1896. Il est inutile de signaler l'intérêt et l'utilité d'une telle publication pour les entomologistes d'Amérique.

—*Smithsonian Report. U. S. National Museum, 1895*. Gros volume de plus de mille pages, abondamment illustré, consacré principalement à l'ethnologie américaine.

—*S. E. le cardinal Taschereau*, par Mgr H. Têtu. Jolie brochure de 118 pages, qui raconte dans un style élégant les principaux événements de la vie du premier cardinal canadien.



—M. C.-J. Magnan, directeur de l'*Enseignement primaire*, fait imprimer en ce moment *A travers les Beaux-Arts*, volume d'une centaine de pages, qui se vendra 75 cts l'exemplaire. S'adresser à l'*Enseignement primaire*, Boîte postale 1094, H.-V., Québec.

—L'un de nos échanges, le *Boletín de la Cámara Agrícola de Tortosa*, a publié, le 1er mai, une livraison spéciale, de considérable valeur, à l'occasion d'un Concours agricole tenu à Barcelone, Espagne. Nos félicitations à notre confrère de là-bas.

“ LABRADOR ET ANTICOSTI ”

PAR L'ABBE HUARD

Volume de XV-505 pages in-80, format et caractères du *Naturaliste*. Impression de luxe. Illustré de 45 portraits et autres gravures, et d'une carte du golfe Saint-Laurent dressée expressément pour cet ouvrage.

[Journal de voyage—Historique et état présent de tous les postes de la Côte Nord, depuis Betsiamis jusqu'au Blanc-Sablon, et de l'Anticosti—Mœurs et usages des Montagnais—Pêcheurs canadiens et acadiens—Cométiques et chiens du Labrador—Détails complets sur la chasse au loup marin, et la grande pêche au saumon, au hareng, à la morue—La vérité sur l'Anticosti ; renseignements inédits ; l'entreprise Menier.] Prix : \$1.50. Par la poste : \$1.60 pour le Canada ; \$1.70 pour les États-Unis et l'Union postale.

En vente au bureau du *Naturaliste*, et chez les libraires de Québec et de Montréal.—A Paris, au prix de 10 francs, chez A. Roger et F. Chernoviz, Éditeurs, 7, rue des Grands-Augustins.

LIVERPOOL, LONDON & GLOBE

Compagnie d'assurance contre le **Feu et sur la Vie**

La plus puissante Compagnie du monde entier

FONDS INVESTIS : \$53,213,000

INVESTIS EN CANADA : \$1,300,000

ASSURANCES PRISES AUX PLUS BAS TAUX

Églises, presbytères, collèges, couvents, maisons privées et fermes, assurés pour 3 ans au taux de 2 primes annuelles

Wm. M. MacPHERSON, Agent, Quebec

Jos.-Ed. Savard, Rue Racine, Chicoutimi

Solliciteur pour Chicoutimi et Lac St-Jean.

PHOENIX ASSURANCE

Fait affaire au Canada depuis 1804

CAPITAL : \$13,444,000 **COMPANY OF LONDON**

Tous nos contrats d'assurance sont garantis par près de \$20,000,000 de sûretés.

PATERSON & SON, Agents généraux, Montreal

JOS.-ED. SAVARD, Agent pour Chicoutimi et Lac Saint-Jean, Chicoutimi

LA ROYALE

Compagnie

d'Assurance d'Angleterre

CAPITAL : \$10,000,000.—VERSEMENTS : \$42,000,000

Surplus de l'actif sur le passif :

Le plus considérable de toutes les compagnies d'assurance contre le **FEU**

WM. TATLEY, Agent général, Montréal

JOS.-ED SAVARD

Agent pour Chicoutimi et Lac St-Jean, CHICOUTIM.